

La porte s'ouvre

— **L**ibération conditionnelle acceptée.
En entendant ces trois mots, le bonheur inonde tout mon être. Je désespérais de ne jamais quitter ma cage. Au milieu du traditionnel brouhaha carcéral, l'heureuse nouvelle tombe depuis l'un des téléphones muraux de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Fin février 2015, au cœur de l'après-midi, Delphine Boesel, avocate et présidente de l'Observatoire international des prisons (OIP), m'annonce – enfin – une prochaine remise en liberté.

Pour terminer, la juge d'application des peines d'Évry a accepté ma demande. D'ici deux semaines, je serai libre. Après avoir passé 30 ans cloîtré entre les 4 murs de ma cellule, je vais retrouver la vraie vie. Si l'optimisme était de mise à la suite de la dernière audience, je suis demeuré prudent jusqu'à réception de la décision officielle.

Les fausses joies, je connais. Pas plus tard qu'il y a huit mois, j'avais déjà respiré l'air du dehors avant d'être incarcéré de nouveau. Je croupis en taule depuis 1985, cumulant plusieurs condamnations pour braquages et

évasions. À 57 ans, j'ai passé plus de temps en prison qu'à l'extérieur...

À mesure que mon conseil m'expose les conditions de cette décision, l'euphorie me gagne. D'ici quelques semaines, je reverrai ma fille et ses enfants. Je pourrai flâner en forêt, déguster un succulent plat de pâtes dans une brasserie italienne, observer les badauds, regarder les belles femmes dans les rues de Paris... Il me tarde de parcourir ces venelles que j'ai tant aimées.

Surtout, je me languis de quitter cette infâme prison, la tristement célèbre maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. J'y suis cloîtré depuis huit mois. C'est l'un des plus gros centres pénitentiaires d'Europe. Parmi les pires que j'ai fréquentés. Si son insalubrité ne la distingue pas, cette prison se caractérise par son aspect « usine carcérale », violente et déshumanisée.

Le quatrième étage, où l'on m'a affecté, vient d'être entièrement rénové. Je loge seul, dans une cellule propre avec douche, ce qui n'est pas l'apanage de la majorité des prisons. Un cabinet d'aisance, un lit, une petite table et une chaise... Voici pour les commodités disposées à l'intérieur de ces neuf mètres carrés réglementaires. En fonction du niveau et du bâtiment, les murs sont tantôt verts, tantôt orange. Une chose reste néanmoins commune à toutes les cellules : leur très faible éclairage. De ceux qui plombent le moral des détenus. Une minuscule fenêtre laisse perdurer l'idée d'un autre monde. Cette ouverture n'autorise que le passage d'un léger filet de lumière. Malgré les réprimandes de l'État français par le contrôleur général des lieux de privation de liberté, des caillebotis en acier ont été installés devant

pour empêcher les jets de détritus. L'administration pénitentiaire dit vouloir lutter contre la prolifération des rats dans les cours de promenade situées en contrebas. De manière plus officieuse, il s'agit de compliquer la tâche des professionnels du « yoyo ». À l'aide de cordes, souvent confectionnées avec les draps, cette technique permet aux plus agiles de s'échanger divers objets. Fleury ou le royaume de la débrouillardise...

À une demi-heure en voiture de Paris, 4500 hommes sont détenus à l'intérieur de 5 immeubles. Ce « temple » carcéral occupe 140 hectares. Vu du ciel, on dirait un moteur à hélice. Chaque bâtiment se décompose en trois ailes, d'où l'appellation « tripale ». Au milieu du pentagone, l'anneau central fait office de tour de contrôle de cette machine à broyer. Tout autour, un mur d'enceinte se poursuit à l'infini, simplement entrecoupé d'importants miradors. De part et d'autre des cinq édifices, on trouve la maison d'arrêt pour femmes ainsi que le centre pour jeunes détenus. Dans les deux cas, des lieux de violence et de souffrance.

En ce début 2015, les matons se révèlent particulièrement insupportables, voire injurieux, envers les prisonniers. Chaque jour qui passe apporte son lot de petites mesquineries vexatoires. Un jour, j'ai besoin de téléphoner à ma fille à 15 heures pétantes. C'est le moment de sa pause. Mais le surveillant chargé des appels ne viendra m'ouvrir qu'à 16 h 30. Et mon rendez-vous tombera à l'eau. Quelques jours après, je demande au gardien pour me rendre à la douche le matin. Je prépare mes affaires et me tiens prêt. Il m'oublie et je rate mes ablutions. Bien sûr, je ne reçois aucune excuse...

De tout temps, en tous lieux, le prisonnier demeure à la merci de l'administration pénitentiaire et de ses exécutants. C'est simple : ils peuvent vous pourrir la vie autant qu'il leur sied.

Certains surveillants prennent un malin plaisir à jouer avec les nerfs des détenus. D'autres appliquent à la lettre les consignes de la hiérarchie. Impossible, par exemple, de faire passer un paquet de cigarettes ou même un journal à son voisin de cellule.

C'est la politique maison : fermeté maximale. Gare à celui qui ferait preuve d'une once d'humanité. Ses collègues ne manqueraient pas de lui tomber dessus. Pour certains esprits obtus, rendre service aux prisonniers revient à trahir son camp...

À Fleury-Mérogis, encore plus qu'ailleurs, l'ennui règne en maître. Je passe 22 heures par jour enfermé derrière une lourde porte en acier. Certaines semaines, ça peut même atteindre 30 heures entre la sortie en promenade du matin et celle de l'après-midi organisée le lendemain. Ce maigre bol d'air s'opère dans un espace entièrement grillagé et désespérément gris. Nous sommes regroupés à environ 300 détenus. Une majorité de jeunes des cités qui s'occupent en fumant du shit ou en se tapant dessus...

Au bout d'une heure et demie, les surveillants sifflent la fin de la récré. Tout le monde réintègre sa cellule. Et la lassitude reprend ses droits. Malgré l'inauguration de salles d'activité flambant neuves, les matons responsables de l'étage ne se fatiguent pas à les ouvrir. Ils ont bien d'autres chats à fouetter. Ces espaces rutilants servent plutôt à accueillir députés et journalistes lorsqu'ils font mine de s'intéresser à l'univers carcéral... Pendant ces

visites officielles, l'administration pénitentiaire « s'occupe » du programme de la journée. Bien entendu, les endroits les moins reluisants de la taule (ils restent nombreux) sont soigneusement évités.

À commencer par les cellules d'attente pour l'accès aux rendez-vous médicaux. Des cages de quelques mètres carrés dans lesquelles peuvent être enfermés près de 20 détenus. Parfois, il faut patienter plusieurs heures au milieu d'odeurs corporelles nauséabondes et de fumée de cigarette pour effectuer une simple prise de sang. Le tout en l'absence d'aération extérieure spécifique. Chaque fois, la venue de l'infirmière est vécue comme l'arrivée du Messie... Le prélèvement achevé, je rentre au plus vite dans mon réduit.

Pour tuer le temps, je corresponds avec ma famille ou des amis de l'OIP. J'en profite pour signaler tout manquement aux règles pénitentiaires et au respect de la dignité humaine. Autant mettre à profit cette interminable attente pour raconter l'enfer de la détention. Quand je range la plume, je me détends devant la télévision. Peu de films, plutôt des émissions d'actualités ou les informations. Je m'efforce de me tenir au fait de ce qui se passe à l'extérieur. Cette envie ne m'a jamais quitté ; elle m'a permis de résister durant trois décennies. En détention, mon corps subit. L'esprit, lui, reste dehors. D'ici quelques jours, les deux devraient pouvoir se retrouver...

En cette fin février, j'ai du mal à me concentrer sur l'écran. Chaque nouvelle seconde, l'excitation se diffuse un peu plus en moi. Le grand jour approche. Recouvrer la liberté ne me procure pas d'appréhensions particulières. À l'inverse de nombreux « détenus longue peine »,

angoissés à l'idée de reprendre contact avec la vraie vie, je reste serein. Et très impatient. Après plusieurs tentatives infructueuses, ponctuées d'incidents et de retours à la case prison, je le sais : cette fois, c'est la bonne. Mon instinct me le dit. Il m'a rarement trahi, en bien ou en mal. Plus que tout, je veux me réinsérer, retrouver mes proches et ne plus jamais les faire souffrir. À moi la vie « normale » !

Après l'appel de l'avocate, je souffle un grand coup. La dépression nerveuse qui s'accrochait à mon esprit depuis huit mois s'estompe peu à peu. Premier réflexe : appeler la famille. D'abord, ma fille. Trente-cinq ans aujourd'hui, elle n'a connu son père qu'au travers des parloirs des établissements pénitentiaires. Malgré la séparation forcée, nous sommes restés très proches, cultivant une relation fusionnelle. Lorsque je lui apprends la nouvelle, l'émotion monte d'un cran. Aux deux extrémités de la ligne, nous pleurons. Tant de temps perdu, tant d'instantanés familiaux qui n'ont pas eu lieu... Il me tarde d'essayer de réparer ces erreurs, notamment auprès de mes petits-enfants de 15 et 18 ans.

Après avoir séché mes larmes, je raccroche. Aux cabines téléphoniques, les secondes sont comptées. Et je dois prévenir quelqu'un d'autre. Au fil des mois, François Bès, permanent de l'OIP, est devenu un ami. À chaque coup dur, lui et l'association m'ont épaulé. En réalité, il est déjà au courant de l'heureux dénouement. Dès l'obtention d'une copie du jugement, M^e Boesel l'a alerté.

Si l'effet de surprise n'a pas pris, on se réjouit tout de même à haute voix. Il me félicite. Surtout, il m'encourage à rester tranquille pendant les 10 jours que j'ai

encore. Je ne dois pas déconner et il me faut mettre en sourdine, au moins un temps, mon tempérament revendicateur. Me faire tout petit vis-à-vis des matons pour que rien ne puisse perturber ma libération programmée.

Le moindre accrochage verbal pourrait me valoir un compte rendu d'incident et une sanction disciplinaire. Avec, en prime, l'annulation de ma prochaine remise en liberté. Je jure de ne pas craquer. Il serait dommage de tout gâcher. Ma bataille contre la pénitentiaire reprendra une fois dehors...

En attendant la quille, ma vie de taulard se poursuit. Sans rien changer de mes habitudes, je descends chaque jour en promenade. Dans la cour bétonnée, je tourne avec un groupe d'anciens, des individus rencontrés au gré de mon errance carcérale. Heureusement qu'ils sont là. À part ces quelques zigues, j'ai l'impression d'une erreur de casting. Autour de nous, il n'y a que des petites frappes, souvent issues des quartiers déshérités de la banlieue parisienne. La « génération PlayStation », comme j'aime à les appeler. Je ne leur ressemble pas.

Très fiers lorsqu'ils pérorent en bande, ils ne mouftent pas quand ils se retrouvent seuls. Nous n'avons rien en commun. Éducation, valeurs, culture..., tout nous sépare. Mes potes et moi, on reste à l'écart pour jouer à la contrée en fumant de l'herbe.

Sans nul doute, la cour demeure le lieu le plus violent de la prison. Presque chaque jour, des bagarres y éclatent. Rivalités de cités, embrouilles de trafic de drogue... Parfois même, un simple regard appuyé suffit à ce que la situation dégénère. Il n'est pas rare qu'un gamin de 20 ans se fasse fracasser par une dizaine de types. Tout cela à la vue des autres pensionnaires. Et des matons, qui en géné-

ral n'apparaissent pas très courageux. Les bleus refusent souvent d'intervenir en cour de promenade.

— Raison de sécurité, invoquent-ils.

Souvent, depuis ma fenêtre, j'aperçois un détenu en train de se faire massacrer. J'alerte les surveillants qui me répondent qu'ils n'y peuvent rien... Je ne m'y habituerai jamais : indifférence et poltronnerie m'ont toujours révolté.

Mes acolytes et moi, nous ne sommes pas confrontés à ces désagréments. En prison, chacun connaît le pedigree de l'autre. Notre réputation n'est pas celle d'enfants de chœur. On ne vient pas nous chercher des noises.

Assis sur un banc, nous échangeons sur l'actualité, les attentats de *Charlie Hebdo*, nos familles, les parloirs, la vie dehors... Entre deux conversations, on joue aussi à la contrée. Depuis l'annonce de la bonne nouvelle, je peine à me concentrer sur mes cartes. Je ne cesse de penser à ma prochaine libération et, plus encore, à mon avenir. Mes dernières nuits s'avèrent très agitées. J'ai toujours bien dormi en prison, mais, cette fois, la tension se révèle trop forte. À cela s'ajoutent les rugissements nocturnes des malades psychiatriques et les attitudes irrespectueuses de plusieurs matons. Lors de leur ronde, certains tapent dans la porte pour réveiller les taulards. D'autres crient pour te voir remuer depuis ton lit. Parfois, une équipe stationne devant ta cellule en riant à haute voix. Tout cela dans un seul et unique but : empoisonner la vie des détenus. Ça leur procure du plaisir. Ce soir-là, je n'y prête même plus attention. D'ici quelques jours, mes nuits devraient être beaucoup plus tranquilles...

Si je ne suis pas angoissé à l'idée de sortir, je sais néanmoins que ça n'ira pas de soi. Il va falloir réapprendre

à vivre dehors. Libre, en citoyen lambda. Ou presque... Je dois toujours rendre des comptes. J'ai obtenu une libération conditionnelle sous le régime d'un placement extérieur. Pendant deux années encore, je vais demeurer dans les filets de l'administration pénitentiaire et de la justice, astreint à des rendez-vous périodiques avec une juge d'application des peines et un conseiller d'insertion et de probation (CIP).

Qu'importe ces tracasseries ! Fuir ce mortel endroit reste le plus urgent. Le jour J est fixé au 9 mars. Plusieurs amis se proposent de m'accueillir devant la porte de la maison d'arrêt. Je refuse net. En ce jour si particulier, je ressens le besoin de me retrouver seul.

À 7 heures du matin, le maton ouvre la cellule. Je suis réveillé depuis au moins deux heures... Paquetage prêt, affaires rangées. J'ai déjà enfilé un jean et mon fidèle sweat à capuche noir. Pour s'assurer que rien ne manque ou n'a été détérioré, le surveillant procède à un dernier inventaire. Cette formalité terminée, il m'accompagne au rez-de-chaussée du bâtiment avec mes cartons. Quelle jubilation de parcourir ce chemin pour la dernière fois ! Je dois presque me pincer pour réaliser qu'il ne s'agit pas d'un rêve. Je passe rendre le linge et la vaisselle mis à la disposition des détenus. Dans un second temps, je suis conduit en salle d'attente. Il faut patienter jusqu'à l'arrivée du camion. Vu la grandeur du site, tous les déplacements à l'intérieur de Fleury-Mérogis s'effectuent en véhicule motorisé. Après d'interminables minutes, le J7 de l'administration pénitentiaire pointe le bout de son nez. Nous sommes trois à prendre place. Trois écorchés prêts à retrouver l'air libre. Provocateur et revanchard, le plus jeune vient de

se faire tabasser par un groupe de matons bien décidé à ne pas laisser passer les insultes. Je lui avais pourtant conseillé de la mettre en veilleuse...

Une fois dans le camion, on s'installe dans une cage métallique. Direction le dispatching, où nous sommes de nouveau enfermés. Il faut encore patienter. Chaque détenu libérable doit d'abord se rendre au greffe pour solder sa situation. Ici se croisent les sortants, les arrivants, ceux qui ont été extraits pour voir le juge, les personnes hospitalisées... En fonction de l'affluence, l'entrée peut aller d'un quart d'heure à plusieurs heures.

Je suis parqué comme un animal sauvage pour la dernière fois. En silence, je me réjouis d'en finir avec ce triste décor. À l'intérieur des cages, les murs sont décrépits, recouverts de matière fécale, de sang ou bien encore d'immondices en tous genres. Ce jour-là, une forte odeur d'urine me pique le nez.

Je suis plutôt chanceux : on me reçoit au bout d'une petite heure, un délai des plus raisonnables. Je rends ma carte biométrique de détenu. Pour prévenir d'éventuelles usurpations d'identité, elles sont vérifiées dans une machine. Des évasions se sont déjà produites en profitant des failles du précédent système. Pas de doute, c'est bien moi. Après contrôle, le maton solde les « comptes ». Il me restitue mes maigres économies ainsi que quelques bijoux de famille. Avant de prononcer la levée d'écrou, l'administration pénitentiaire effectue également une dernière prise d'empreintes. Je reçois mon billet de sortie et suis raccompagné en cellule d'attente. Il faut guetter le retour du camion. Il m'amène à la porte d'entrée et me dépose dans le sas. Mes quelques affaires m'ont précédé dans des cartons. Je présente l'autorisation officielle et

ma carte d'identité aux deux matons en faction. Dans la foulée, l'imposante masse métallique s'ouvre automatiquement. Je la contemple en train de s'ébranler. Cette fois, me voici dehors.

Ce 9 mars au matin, le ciel se dévoile bas et gris. Une petite bruine rafraîchit mes vêtements ; un léger vent frais saisit les os. Je me réfugie au fond de ma capuche en coton. L'odeur nauséabonde de la taule laisse place à un air frais et renouvelé. Finalement, la météo importe peu. J'arbore un large sourire en laissant derrière moi les deux immenses parkings de Fleury-Mérogis. Au loin, j'aperçois encore l'imposante guérite de l'accueil, encastrée à l'intérieur du mur et dissimulée par des vitres teintées. Je marche dehors, empli d'une rare émotion, laissant derrière moi l'enfer carcéral. C'est le frisson de la liberté. Enfin ! Je célèbre l'instant en m'allumant une tige. Pendant quelques secondes, je repasse le film de ma longue errance carcérale. Un immense gâchis générateur de si nombreuses souffrances. J'ai une pensée pour ma fille. Malgré mes conneries, elle ne m'a jamais lâchée. Il me tarde de la retrouver et de ne plus jamais m'en séparer.

En observant les voitures garées, je me sens comme un extraterrestre. Beaucoup de modèles me sont étrangers. Après 30 années de mise à l'écart, je suis devenu « obsolète ». Je ne connais pas Internet, encore moins les téléphones « intelligents » sur lesquels les gens restent scotchés. Toutes ces nouvelles technologies me dépassent.

Les évolutions de la société aussi. Moi qui pensais m'en griller une au zinc d'un bar, je dois vite déchanter... Les années 1990 sont finies depuis belle lurette.

Sans m'arrêter, je trace à pied jusqu'au premier bourg. J'achète deux croissants pour m'installer ensuite dans le premier bistrot. Rien de très folichon pour quelqu'un de normal. Pour un « détenu longue peine », c'est une autre chanson. Accoudé au comptoir, je savoure l'instant : enfin débarrassé de l'univers carcéral et de ses odeurs pestilentielles. Je me délecte de ce petit noir en écoutant les clients parler de tout et de rien. Peu importe les sujets, en tout cas, ils ne discutent pas de prison.

Au bout d'une heure, je décide de lever le camp pour rejoindre mon domicile. Je dois m'y trouver chaque soir de la semaine en vertu des prescriptions du jugement autorisant ma libération conditionnelle. Une association d'insertion met à ma disposition une chambre dans un appartement à Aulnay-sous-Bois. C'est là-bas, sur le passage d'une ligne RER, que débute ma nouvelle vie.

Depuis mon arrivée en milieu d'après-midi, le portable n'arrête pas de sonner. Je partage ce premier jour de liberté avec ma fille et mes potes de l'OIP. Entre deux appels, je découvre mon espace privatif. Un vrai matelas dans un endroit calme et sain... Aucun doute, le changement est en marche. Un bon coup de ménage et quelques déballages de cartons, me voilà installé. Cette journée pas banale se termine sans folie.

Le soir venu, tout heureux à l'idée de passer une nuit en liberté, je concocte un plat de pâtes. Mon cerveau a déjà zappé la taule. Je n'y pense plus. Si je le pouvais, j'éradiquerais l'univers carcéral de mon esprit. Évacuer les figures du grand banditisme croisées derrière les barreaux et qui me hantent encore. Oublier les récits d'évasions tragiques, de braquages rocambolesques et de

trafics de stup. Je ne veux plus entendre parler de prison, de fous, de pointeurs (violeurs), de suicides, de matons vicelards, de cellules insalubres...

Je voudrais faire table rase du passé. C'est malheureusement impossible. On n'efface pas son histoire. Surtout lorsqu'elle pèse si lourd...